

**SAUVÉ, Madeleine, *l'Institut supérieur de sciences religieuses de la Faculté de théologie* (Montréal, Bellarmin, 1995), 227 p.
24,95 \$**

Raymond Lemieux

Volume 49, numéro 4, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305477ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305477ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemieux, R. (1996). Compte rendu de [SAUVÉ, Madeleine, *l'Institut supérieur de sciences religieuses de la Faculté de théologie* (Montréal, Bellarmin, 1995), 227 p. 24,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49(4), 591–592.
<https://doi.org/10.7202/305477ar>

SAUVÉ, Madeleine, *L'Institut supérieur de sciences religieuses de la Faculté de théologie* (Montréal, Bellarmin, 1995), 227 p. 24,95\$

Comme l'énonce le communiqué accompagnant la diffusion du volume: «Les signes qui ont annoncé l'ouverture du Québec à la modernité, au seuil des années soixante, sont multiples et divers. Certains d'entre eux sont fort mal connus, comme le libre accès aux études théologiques.» Le dossier de l'Institut supérieur de sciences religieuses de l'Université de Montréal (1954-1970), tel que présenté ici, vient corriger partiellement cette lacune; il restitue les éléments d'une mémoire qui, même s'ils se rapportent à une époque relativement récente de notre histoire, sont en général assez systématiquement occultés. Il nous permet, entre autres choses, de ne pas oublier que la Révolution tranquille ne s'est pas faite seulement contre l'Église — impression couramment cultivée par les émetteurs d'opinions qui se veulent à la page mais ont égaré leurs livres d'histoire — mais également, et non sans intensité, *dans* l'Église. Dans des chapitres à l'écriture alerte, l'auteure rappelle le contexte socioreligieux propre aux années d'émergence de l'Institut, les péripéties de sa fondation, l'évolution des corps professoral et étudiant, ses efforts pour rejoindre les préoccupations «professionnelles» qui définissent de plus en plus étroitement les pratiques universitaires. On y voit naître lentement, dans un contexte extrêmement pragmatique, de nouvelles façons de *faire* de la théologie.

Le dossier se présente de manière assez rigoureusement historiographique. Sa validité se situe donc nettement au niveau de l'information mise

en lumière. Dès lors, il est assez normal que tout en évoquant un certain nombre de «grandes questions» concernant la nature de l'acte théologique, la place de l'intelligence dans les pratiques de foi et, surtout, les rapports entre ce qu'on appelle encore aujourd'hui les théologies fondamentales et les théologies pratiques, l'auteure s'y attarde peu. Sa mise à jour est plutôt celle d'une *archéologie* des questions d'aujourd'hui. «L'Institut, nous dit-elle simplement, a dépassé la conception d'une pastorale préoccupée avant tout de fixer des règles pratiques et [...] a contribué à ouvrir la voie vers une meilleure compréhension de la pastorale, dans l'optique d'une 'théologie fondamentale de la pastorale'.» (p. 102)

L'Institut connaîtra une fin douce. «Aucun geste officiel, aucune résolution en bonne et due forme n'a statué sur [sa] 'suppression' ou [sa] 'dissolution'»... Suivant le vœu d'un comité chargé d'étudier son statut et ses orientations en 1968, plusieurs des enseignements qu'on y trouvait seront intégrés à la Faculté de théologie proprement dite, faculté dont il aura préparé l'installation sur le campus universitaire et dont le même rapport suggérait qu'elle soit divisée en trois départements (études théologiques, études bibliques et études pastorales) assortis de programmes d'études en sciences (humaines) des religions relevant d'une autre structure. Ce dernier point, on le sait, n'aura pas de suites viables, ni la Faculté de théologie ni d'autres instances universitaires ne manifestant la volonté politique d'en promouvoir le développement. Dès lors, peut-on dire sans complaisance que «cet institut supérieur de sciences religieuses qui a mis fin à ses activités propres à un moment mal défini des années 1970, se prolonge dans l'actuelle Faculté de théologie de l'Université de Montréal, dont le dynamisme se déploie de plus en plus et dont la vitalité s'affirme de mieux en mieux» (p. 197)? La question, nous semble-t-il, reste ouverte.

*Groupe de recherche en sciences de la religion
Université Laval*

RAYMOND LEMIEUX